
Pierre-Emmanuel GUIGO, *Mitterrand, un homme de paroles*

Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. Libre Cours, 2017,
144 pages

Damien Deias



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22782>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22782

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 424-426

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Damien Deias, « Pierre-Emmanuel GUIGO, *Mitterrand, un homme de paroles* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22782> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22782>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



La nouvelle doctrine sociale que décrit J. Greene et qu'il veut inscrire dans l'héritage des Lumières s'étend sur cinq parties. Cependant, il reconnaît que cette démarche a souvent échoué : « Nous nous contentons de valeurs partagées ou non, de droits sur lesquels nous nous accordons et d'un vocabulaire commun dont nous faisons usage pour exprimer aussi bien les valeurs que nous partageons que celles qui nous divisent » (p. 29).

La première partie (« Problèmes moraux ») s'organise autour de la compréhension de la morale et de la structure des questions morales actuelles et de l'évolution de notre cerveau autour des questions morales du moi et du nous et nous et du eux. La deuxième (« Morale rapide et lente ») a pour objectif de comprendre la structure de notre cerveau moral et la façon dont différentes formes de pensée correspondent à la résolution de différents types de problèmes. Elle s'appuie sur la métaphore de l'appareil photo disposant de deux réglages automatiques, les modes « portrait » et « paysage ». La troisième (« Une monnaie commune ») cherche à formuler une solution, soit une proposition de philosophie morale mondiale. Elle s'appuie là aussi sur une métaphore, celle de la monnaie unique comme l'euro en Europe. La quatrième (« Convictions morales ») est une réponse aux principales objections exprimées face à cette nouvelle philosophie morale mondiale. J. Greene s'appuie là sur sa nouvelle conception de la cognition sociale et la notion d'utilitarisme. La cinquième (« Solutions morales ») consiste selon lui à appliquer cette philosophie au monde réel en revenant sur la métaphore des pâturages et des tribus. Il présente ses notions de pragmatisme profond et philosophie profonde en essayant de trouver des compromis universels fondés sur des principes. Ce pragmatisme « permet de faire disparaître nos différences en faisant appel aux valeurs que nous partageons, cette monnaie unique » (p. 31).

L'auteur reconnaît qu'il ne part pas forcément de la réalité, mais d'une interprétation de celle-ci et que, en essayant de l'appliquer par la suite à la réalité, au réel, il découvrira si sa propre construction de la réalité sociale (J. R. Searle, *The Construction of Social Reality*, New York, Simon & Schuster, 1995) qui prend forme à travers sa nouvelle philosophie morale cohérente, globale, mondiale et universelle pourra y survivre ou, en tout cas, être ou non adoptée par l'humanité. Dans le débat contemporain entre mondialiste, mondialisation et identité, l'œuvre de J. Green s'accroche à l'air du temps et offre un miroir équivoque de la civilisation occidentale actuelle et des débats et crises politiques, culturelles, idéologiques et morales qui la traverse

depuis quelques années, une crise de civilisation qui se cherche une nouvelle moralité, ou un retour à ses valeurs morales fondatrices, un nouveau sens pour justifier son existence et survivre au temps, à l'histoire et aux chocs des civilisations issus de ce village global qu'est devenu la Terre.

Éric Le Ray

Université de Montréal, CA-H3T 1J4 Montréal, Canada
eric.le.ray[at]umontreal.ca

Pierre-Emmanuel Guigo, *Mitterrand, un homme de paroles*
Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. Libre Cours, 2017, 144 pages

Pierre-Emmanuel Guigo a consacré sa thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Sirinelli à la communication de Michel Rocard, un travail remarqué qui lui vaut de recevoir le prix de de l'Inathèque en 2017. Il y montre la manière dont M. Rocard a été l'un des pionniers dans l'utilisation de techniques de marketing politique, ayant par exemple recours au *video training*, conseillé par son *spin doctor* d'alors Claude Marti. C'est dans cette même perspective, mais avec une autre grande figure du Parti socialiste que l'auteur poursuit ses recherches. *Mitterrand, un homme de paroles* s'intéresse à l'évolution de la communication de François Mitterrand depuis le début de sa carrière politique sous la IV^e République à ses deux septennats (1981-1995). La somme des études et ouvrages sur la carrière politique de F. Mitterrand est assez importante. À titre d'exemple, citons la célèbre biographie du journaliste britannique Philip Short (*François Mitterrand. Portrait d'un ambigu*, Paris, Éd. Nouveau Monde, 2015). Cependant, peu d'études se sont intéressées spécifiquement à son style et ses stratégies de communication. L'ouvrage de Jacques Séguéla (*La Parole de Dieu*, Paris, A. Michel, 1994) apporte des éléments privilégiés de compréhension, mais il manquait une étude universitaire, impartiale. C'est ce à quoi s'est attelé P.-E. Guigo avec cette publication qui a pour objectif de montrer comment la communication de F. Mitterrand s'est construite pas à pas, devenant depuis un modèle pour des candidats de gauche comme de droite, jusqu'à Emmanuel Macron et « sa déambulation dans la cour du Louvre, symbole des grands travaux mitterrandistes » (p. 8), le soir de son investiture en 2017. Cela n'avait pourtant rien d'acquis, ni de prévisible, puisque « dans les années 1970, François Mitterrand est loin d'apparaître comme l'un des plus brillants communicants de la vie politique française » (p. 14).

La carrière politique de F. Mitterrand fut relativement longue, il se fit élire pour la première fois député en 1946, avant même d'avoir 30 ans, puis devint en 1947 l'un des plus jeunes ministres de la France dans le gouvernement de Paul Ramadier. La longévité de sa présidence et l'empreinte, historique et symbolique, qu'elle laisse sur la France font quelque peu oublier la patiente conquête du pouvoir qui a précédé l'élection de 1981. P.-E. Guigo retrace ce parcours en mettant en lumière sa continuelle volonté de s'adapter et d'innover pour tirer profit des bouleversements médiatiques. Si la communication du président de la République est analysée à l'aune de la recherche en sciences de l'information et de la communication, la démarche est avant tout historique et chronologique. En outre, l'originalité de l'ouvrage réside en le croisement de ses sources, dont certaines, provenant des archives de F. Mitterrand et de l'Institut national de l'audiovisuel, sont inédites.

Dans un esprit de vulgarisation, l'ouvrage est relativement accessible à un public de non-spécialistes. Rappelant les grandes étapes de l'avènement de la communication politique moderne, l'introduction (p. 7-16) se propose d'expliquer comment s'y inscrit F. Mitterrand, rompant avec la tradition gaulliste et introduisant ce que l'on appellera plus tard la *peopolisation*. P.-E. Guigo a divisé la geste mitterrandienne en trois moments : « L'apprentissage des médias », de sa formation universitaire à l'échec de la gauche aux législatives de 1965, « La construction du chef », de mai 1968 à la victoire de 1981 et « La victoire du mythe » traitant de ses deux septennats. Cette organisation a le mérite d'apporter de la clarté à l'ensemble ainsi qu'un plaisir narratif à suivre la volonté d'un homme face aux vicissitudes et âpretés de la vie politique. La prise en main de l'ouvrage est donc relativement aisée, l'argumentation étant linéaire. Si la vie politique de F. Mitterrand est, comme celle de beaucoup d'autres politiciens, faite d'aléas, de victoires stratégiques et d'erreurs, de discrédits et de moments de gloire, P.-E. Guigo tente de donner une cohérence à ce cursus. Les deux premières parties tendent par conséquent vers la dernière, le but d'une vie, l'accession à la fonction suprême en mettant en valeur, tout autant que la volonté de l'homme, son adaptabilité aux nouvelles formes de communication qui apparaissent au cours de la seconde moitié du 20^e siècle.

La première partie débute par sa formation scolaire et l'influence de son milieu socioculturel, ce qui permet de mettre en exergue l'importance et l'influence qu'exerça la littérature sur sa communication, sur son style clair et concis, sur la maîtrise de l'argumentation

et de la construction d'un discours. Cette compétence est acquise dès sa jeunesse et notifiée par une note des Renseignements généraux publiée par le contemporain Jean Vigreux : « La plupart des auditoires paraissent agréablement surpris par la maîtrise de l'orateur qui expose clairement et de façon assez convaincante. La contradiction est inexistante ou incapable de nuire au succès de l'orateur » (p. 26). Ce qui est moins connu, et c'est là l'apport essentiel de l'ouvrage, c'est un F. Mitterrand expérimentateur, avant-gardiste dans la construction et la maîtrise de son image médiatique. Il saura façonner son image de jeune candidat dans la presse mondaine alors en pleine expansion, mettant en avant son physique et jetant les prémises de la mise en scène de la vie privée, devenue fort commune : « Alors que la presse mondaine est en plein essor avec notamment Paris Match – créé en 1949 –, il s'affiche dans tous les événements des grands de ce monde. On le voit ainsi sur la Croisette monter les marches du Festival de Cannes où il suscite l'émoi de ces dames » (p. 31). La seconde partie traite de sa conquête du Parti socialiste, de son travail pour le crédibiliser et de l'affrontement avec M. Rocard. La maladie de Waldenström emporte le président Georges Pompidou. Le Parti socialiste, qui se préparait à l'échéance de 1976, est contraint de penser une nouvelle stratégie dans l'urgence. Là encore, F. Mitterrand, sur les conseils de Claude Perdriel tout juste revenu des États-Unis, introduit en France de nouvelles pratiques : l'utilisation du sondage et du *mailing*. En 1979, il lance même, avec Laurent Fabius, une radio pirate, « Radio Riposte » ; ils comparaissent pour cela devant la justice, du fait du monopole d'État sur l'audiovisuel. Si la maîtrise des discours publics et de l'image fixe se font sans heurt, celle de la télévision est bien plus complexe et progressive. Le 28 mai 1968, une déclaration télévisuelle improvisée tourne mal et il apprend dans l'échec l'importance de la technique. L'année suivante, il confie ceci à M. Rocard : « Croyez-moi, cher ami, il faut vous méfier, ils ne vous feront pas de cadeaux. Vérifiez tout : la place des caméras, la prise de son, les éclairages. Ils ont tous les moyens de vous présenter à l'écran comme un fou furieux ou un débile mental » (p. 53). Le 10 mai 1974, Valéry Giscard d'Estaing prend le dessus sur lui dans un débat très suivi, déstabilisant son adversaire. La dernière partie explique la recherche d'un modèle de communication présidentielle pour lui donner une solennité et une sacralité telle que la presse le surnomme « Dieu », ce qui sera tourné en dérision dans *Le Bébête show*.

La force de l'ouvrage réside dans sa concision et sa clarté, eu égard à la richesse des sources et des événements relatés, ce qui le rend accessible à un

très large public et très plaisant à parcourir. Toutefois, nous regrettons que les faits de communication ne soient pas davantage interrogés, déconstruits, mis en perspective, ce qui n'aurait pas nui à l'accessibilité de l'ensemble, mais, au contraire, permis au plus grand nombre de mieux en percevoir la portée.

Damien Deias

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France

damien.deias[at]univ-lorraine.fr

Tristan LEPELIER, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*

Paris, CNRS Éd., coll. Culture et société, 2018, 344 pages

Chercheur associé au Centre européen de sociologie et de science politique (EHESS, CNRS) et au laboratoire Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CNRS), Tristan Leperlier offre avec cet ouvrage une étude riche et passionnante. L'auteur y soulève une problématique qui alimente encore bien des débats, à savoir le problème de la définition du champ littéraire algérien dans son ensemble et de la place de l'écrivain par rapport aux champs intellectuel et politique, laquelle problématique rejoint une réflexion plus vaste sur les rapports toujours équivoques entre la France et l'Algérie.

En effet, lors de la *décennie noire*, le rôle de la littérature et des écrivains s'est posé avec acuité, modifiant les rapports de force, les hiérarchies au sein du champ intellectuel et les rapports des écrivains avec le champ politique. De fait, si l'appréhension du champ littéraire algérien tout à la fois « transnational et multilingue » se veut essentiellement synchronique, et si le titre annonce une période définie, l'étude déborde largement cette dernière en amont et en aval car son objectif est « de contribuer à l'élaboration d'une nouvelle approche sociale de la littérature algérienne » (p. 15). Il s'agit d'une synthèse dense et érudite qui aborde le tournant culturel et littéraire soumis aux tensions politiques et à une guerre sanglante et s'intéresse plus précisément au rôle joué par les intellectuels lors de cette crise. Expliquant l'intérêt de cette recherche l'auteur écrit que, « plus largement cette étude pose la question de ce que peut la littérature en particulier en période de crise politique, et du rôle des écrivains dans les sociétés contemporaines. Enfin, ce livre contribue à la réflexion sur la place de l'Autre minoritaire dans les sociétés postcoloniales, algérienne ou française, dans un contexte de mondialisation économique et

culturelle entraînant migrations et exils, mais aussi replis identitaires » (p. 15).

En ouverture, une chronologie littéraire algérienne mise en regard avec celle de l'histoire des principaux événements de l'Algérie indépendante de 1962 à 2003 précède une introduction substantielle suivie de quatre chapitres traitant chacun une problématique spécifique. Au cours des chapitres, des croquis étayent l'étude. En annexe, les bases de données bibliographiques, les entretiens personnels et les sources archivistiques clôturent l'ouvrage. Dans l'introduction (p. 13-35), T. Leperlier explicite les bornes chronologiques de son étude (1988-2003) : après les émeutes d'octobre 1988, le secteur culturel et médiatique s'est libéralisé, modifiant ainsi le champ intellectuel et la position de l'écrivain algérien à la suite de la guerre civile qui a ravagé le pays après l'arrêt du processus électoral en 1992 ; en 2003, la guerre civile étant considérée comme finie, même si la lutte contre le terrorisme se poursuit, se déroule en France l'année de l'Algérie « couronnant une période où les relations littéraires entre ces deux pays ont été intenses, et marquant le retour de l'État algérien en matières culturelles » (p. 14). Essayant de considérer le champ littéraire algérien dans sa globalité, l'auteur souligne la difficulté de l'entreprise au vu de son histoire récente et de la diversité linguistique et culturelle qui le caractérise tout comme celle de tenter de définir ce qu'est un « écrivain algérien ». Aussi se propose-t-il de circonscrire et d'analyser ce champ littéraire algérien « transnational » majoritairement bilingue où coexistent « arabophones » et « francophones », termes utilisés pour désigner la langue de formation et de travail privilégiée par les écrivains. Concernant la définition de « l'écrivain algérien », encore objet de débats et de luttes, celle de T. Leperlier « se fonde sur un consensus indigène le plus large : un écrivain (à l'exclusion donc des poètes à l'expression essentiellement orale) né en Algérie, à l'exclusion des Européens » (p. 17).

La complexité de ce champ « tout à la fois "nationalisé" et fonctionnant de manière transnationale » (p. 24) – en raison de l'existence d'une diaspora, et de la publication à l'étranger – a imposé à l'auteur le recours à une méthodologie transdisciplinaire et translinguistique croisant approche sociologique et approche littéraire des deux sous-champs considérés. Or, si la méthodologie adoptée se voulant transdisciplinaire est essentiellement sociologique, elle a le mérite d'apporter un éclairage nouveau à la production littéraire. En effet, il faut souligner que, dans les études francophones, malgré l'ambition de